

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Le jour des oiseaux

écrit par Xavier Deutsch – sur base du Match d'Impro du 26 janvier 2014

Certains jours sont à chiens : on croise un labrador pelé sur le seuil d'une église, puis un corniaud qui, courant le long d'une palissade, vous regarde en prenant le risque de se cogner au pied d'un lampadaire. Une heure plus tard, c'est un border collie accroupi à la porte d'une bergerie, et l'on se dit que, même si ça ne comporte aucun sens apparent, il doit exister une histoire tracée entre les constellations pour faire s'aligner des chiens au long de votre journée.

Il y a des jours à chiens, à femmes rousses, des jours à ciel brun.

Ce jeudi était le jour des oiseaux et ça n'avait pas de sens apparent pour Louis, le gars qui descendait la rivière sur une barque peinte en noir, avec une ligne bleue sur l'étrave.

Il avait décroché l'amarre avant l'aube. Il habitait un patelin dans les collines, traversé par la rivière, et ça n'avait pas pris des heures. Une cloche avait sonné quelque part, Louis s'était levé de sa paillasse et, sans bruit, s'était chauffé du café. Puis il était sorti de sa cabane pour marcher dix-sept pas et s'était retrouvé devant la rivière et les ténèbres. Il avait entendu le premier oiseau avant de le voir : une corneille qui devait avoir trouvé un coin de lumière. Il avait décroché l'amarre et la rivière avait fait le reste.

Il faisait froid, d'un froid solide et pénétrant. D'un froid qui tombait des collines autant qu'il remontait de la rivière. Ça n'avait pas d'importance. Louis portait le chandail de laine et le pantalon de toile dans lesquels il avait dormi, et des bottines. C'était suffisant et, de toute façon, il ne pensait pas à ces choses. Il descendait à présent le courant. Il était assis comme ça, sur le banc de nage, et tenait ses rames comme on pose la main sur l'échine d'un âne, sans appuyer. Le crépuscule du matin avait fini par apparaître et la rivière était brune, et grosse des eaux de mars qui emportaient les carcasses de l'hiver, et tout ce que l'hiver avait gardé sous lui, toute la terre neigeuse et les aiguilles de sapin. Des racines de saule, des souches même flottaient comme des cadavres de bêtes grises que le dégel aurait surprises au sortir du terrier. L'eau, d'ailleurs, sentait l'humus et la charogne et ce n'était pas désagréable.

Le courant suffisait à emporter la barque et Louis ne ramait pas vraiment, il se contentait de tremper une rame d'un côté pour rectifier sa trajectoire, ou de l'autre, il faisait confiance à sa rivière. C'était un gars simple, taillé d'une pièce et d'une seule dans un tronc de frêne. Il regardait surtout les bernaches dans le ciel vitreux, qui remontaient vers la baie, au nord, après avoir hiverné sur un littoral dont il n'avait aucune idée.

Puis une pie était venue se poser sur la tête de l'étrave. Une étrangeté : la pie ne possède pas le moindre chromosome de sociabilité, mais Louis ne s'en faisait pas une histoire. Il regarda la pie aussi longtemps qu'elle voulut demeurer sur la tête de l'étrave, comme une petite figure de proue tournée vers la vallée. C'était une assez jolie chose finalement que cet oiseau perché sur ce poing de bois. Il arrivait à Louis d'être sensible à la joliesse de ce qu'il rencontrait. Il n'en faisait pas un présage, il n'en faisait le signe de rien. S'il possédait à un certain degré le sens de la beauté, comme tout le personnel forestier, il était étranger à ces jardins spirituels où les femmes lisent des significations. Dans un choucas volant de la droite vers la gauche, une femme voit l'avenir de son enfant ; Louis ne trouvait rien d'autre à y regarder qu'un choucas volant de la droite vers la gauche. Et, dans une rivière, il considérait une rivière.

Celle-ci en valait une autre, qui descendait vers le fond du pays. Elle traversa une province, et ce fut midi. La pie était restée. Elle agitait de temps en temps ses ailes comme sous l'impulsion de s'envoler puis renonçait et demeurait sur ce bout de bois peint qui devait avoir de quoi lui plaire. On ne pénètre pas les raisons qui font agir une pie.

Louis avait une conception personnelle de la rivière. Et de l'existence : il faut connaître la science de placer sa barque au bon endroit, le flux s'occupe du reste. La rivière est une vaste corde attachée à la barque de Louis : quelque part en aval, une main la tire.

Tout le jour, ils franchirent (Louis, la barque et la pie) des pays grisâtres, des lieux semés de pâturages et de forêts. L'hiver avait cuit l'herbe qui dessinait des plaques rousses qu'on ne verrait pas se redresser avant le mois d'avril et des pelotons de corneilles venaient y brouter. Tout ça n'était pas drôle. On rencontra la muraille d'une prison, une usine de papier. On traversa d'autres villages encore où semblait ne vivre personne. Des fermes silencieuses, des églises noires. Le vent maraudait comme un renard cinglé, il se glissait dans les sillons et ramenait les crevasses pour y soulever des poussières à manger. C'était assez malpropre mais Louis ne regardait pas la poussière que poursuivait le vent. Il y eut un endroit où la rivière s'élargissait et passait entre deux collines. Sur une rive se tenait un petit homme dépenaillé qui vivait là-haut et qui en était descendu. Il s'adressait à un autre homme, aussi petit que lui, également hirsute, mais pas de la même façon, qui occupait la rive opposée. Le premier homme était un bûcheron qui travaillait sur la tête de l'une des deux collines, et l'autre petit homme était un anachorète qui consacrait, sur l'autre colline, ses longues journées à la prière, à la méditation transcendante, au jeûne, et qui ne paraissait pas bien se porter. Ils s'apostrophaient tous les deux, d'une rive à l'autre, au sujet d'un contentieux qui devait les absorber fort et que Louis ne comprit pas. Il passa sur sa barque, entre ces deux petits hommes, comme s'il coupait un fil qui devait les relier. Alors la pie tourna sa tête vers l'homme de droite, le bûcheron, et elle s'envola vers lui.

Louis se retrouva seul sur sa barque et ce fut une bonne chose. Il n'aimait pas avoir de la compagnie trop longtemps. D'ailleurs la rivière s'élargissait encore et devenait un estuaire, car elle avait recueilli de nombreuses autres rivières. On eût pensé que la rivière était un homme qu'en avaient rejoint de nombreux autres allant sur la même route au point que s'en était formée une foule. Oh ! la rivière était large à présent, et ses flots semblaient amollis. Le courant se faisait à la fois plus puissant, et plus doux. Il était comme un feulement sous la barque de Louis. Les branchages et les souches, et les bêtes mortes qui avaient flotté auprès de lui parfois depuis les collines, se faisaient plus rares et l'eau brune tendait vers le beige comme du café au lait qui aurait comporté plus de lait que de café. L'eau sentait bon, elle avait perdu son odeur de charogne et peu à peu ce fut un parfum de clarté qui domina les rivages. On allait vers quelque chose de très large, vers un territoire démesuré. Louis pesait davantage sur ses rames car il était plus difficile de mettre sa barque au bon endroit, dès lors que le courant avait forcé, mais il ne ressentait aucune inquiétude. Il était là pour ça. Et le ciel s'ouvrit en même temps que la terre, et des oiseaux immenses se mirent à traverser l'horizon. Des goélands gris nageaient dans le vent à longs coups d'ailes et la mer fut devant l'étrave de la barque de Louis. C'était la mer. Il se trouvait au bord exact où la rivière rendait son nom. Elle touchait au terme de sa ligne et restituait son nom de rivière au grand bonhomme qui nomme les choses sur cette Terre. Louis laissa derrière lui sa rivière, ses collines, l'air chargé d'humus et d'hiver, et il fut sous le ciel. C'était un joli moment.

La grande main qui tirait sa corde avait cessé de travailler. La barque à présent roulait toute seule sur un destin mal ficelé, ce qui rendait le travail de Louis plus difficile encore. Les eaux avaient pris la couleur du bitume et la barque était entourée de petites vagues métalliques aux frottements de lime sur les bords noirs de sa barque, alors Louis regarda où il se trouvait et il vit que c'était grand et que c'était peuplé de bêtes longues. Les poissons de la mer n'ont pas la même couleur que les loutres et les poissons des rivières, ils ne parlent pas le même langage. Une loutre peut se faire comprendre d'un brochet, il leur suffit de se montrer les dents. Louis partageait quelques bribes de ce patois des collines : les loutres les brochets, les écureuils, on arrivait à se faire comprendre. Mais il n'entendait pas un mot du langage salé, du langage de limaille et d'argent mouillé qui se pratiquait ici. Alors il regarda en arrière – s'il y

avait bien un mouvement qu'il ignorait, c'était de regarder en arrière – et il vit un littoral sur lequel se tenait quelqu'un.

Il fit alors quelque chose de nouveau : il changea de trajectoire. Il pesa sur ses rames et força le courant. Il s'approcha du littoral et, lorsqu'il fut auprès de cette personne, et lorsqu'il vit qu'elle était une petite fille blanche, il se demanda si cette personne pratiquait le même langage que le sien.

La petite fille courait sur le littoral, devant les eaux. En avant, puis en arrière, puis encore en avant. Elle prononçait des paroles que Louis comprit, car elles étaient faites dans le même langage que le sien. La petite fille, lorsqu'elle reculait, disait « Au revoir ! » Puis, lorsqu'elle s'avavançait à nouveau, elle criait « Bonjour ! » Puis, lorsqu'elle reculait encore, elle criait « Au revoir ! »

Louis comprit alors un secret extraordinaire. Dans sa vie, l'eau coulait toujours dans le même sens. Jamais on n'avait vu la rivière prendre la direction inverse de celle qu'elle avait empruntée auparavant. Or, sur ce littoral, les eaux se mouvaient dans un sens, puis en arrière, puis revenaient en avant, puis en arrière. Voilà pourquoi la petite fille leur disait « Au revoir » et « Bonjour ». Et Louis se demanda si le soleil, par exemple, pouvait agir à l'imitation de ces flots étranges, et choisir de prendre soudain le cours inverse de sa trajectoire. Il regarda le soleil mais le soleil se comportait conformément à l'usage. Il glissait à l'ouest.

C'était le jour des oiseaux. Louis, qui avait quitté sa colline dès l'aube et s'était livré au sens de la rivière, cessa de regarder quelque chose. La petite fille ne s'occupait pas de lui, elle courait en arrière chaque fois qu'une de ces vaguelettes métalliques semblait la rejoindre : « Bonjour ! » Puis courait vers l'avant lorsque la vague se retirait du côté de son origine : « Au revoir ! »

Les vagues ne sont rien d'autre que des chiens. Elles jouent. Elles attrapent des ballons puis les rendent.

Louis aperçut de grands oiseaux nageant vers le haut de la Terre et qui s'éloignaient dans la direction des collines et ça lui sembla si étrange qu'il se demanda s'il était dans la situation de leur dire « Au revoir » ou « Bonjour », et il ne dit rien, la largeur de l'espace empêchait les pensées de se tenir droites, mais il enjamba le bastingage de sa barque, qu'il avait portée sur le rivage, et il marcha dans le sable, et il marcha devant la fillette. Et ses pas pesaient lourd même s'ils ne faisaient pas de bruit. Ça ne servait à rien.

Le crépuscule du soir colorait le littoral d'une teinte désagréable et Louis comprit que les grands oiseaux s'en éloignassent. Il aurait aimé agir de la même façon. Mais on ne remonte pas le cours de l'existence. La barque flottait sur le rivage, le soleil disparaissait à l'ouest, Louis se remit sur le banc de nage, il empoigna ses deux rames et regarda le sens du flot.

Il retrouva le sens du flux, du grand flux de l'existence qui disparaît aux crépuscules de l'ouest. Il rama peu car le flux travailla pour lui et, bientôt, il s'approcha de l'horizon où se situent les grandes cataractes.

Il entendit encore la fillette prononcer : « Au revoir ! »

Et deux oiseaux, qu'il ne connaissait pas, l'accompagnèrent un moment jusqu'au terme dernier de son flot.

Xavier Deutsch